

pourrait-elle se résoudre à enchaîner sa vie à celle de ce vieillard ? Ses richesses seraient-elles une compensation suffisante ? Quelquefois le cœur de Marthe se révoltait ; mais le plus souvent le résultat de ces réflexions était : Si la fortune et le sang me sont de nouveau offerts, je serais folle de les refuser. Edouard ne devra pas m'en vouloir : j'ai une position si inespérée ! Jamais, quoi qu'il fasse, il ne pourra m'en donner une semblable. Ma tante le sent bien, j'en suis sûre ; loin de m'encourager à être fidèle à son fils, elle semble au contraire vouloir précipiter les choses. Mais qui sait ? peut-être nous trompons-nous toutes les deux ? Le Marquis ne s'est jamais prononcé ouvertement. Il m'aime, c'est positif : ses regards le disent assez ; mais voudra-t-il faire sa femme de la nièce d'une marchande comme ma tante ?

Le Marquis semblait en effet hésiter. Cependant enfin il se décida, et la demande fut faite.

Toinette seule plaida la cause du pauvre absent : elle pria Marthe avec larmes de ne pas lui causer cet immense chagrin. Mais, poussée par l'orgueil, la jeune fille dédaigna les conseils de la fidèle servante ; elle lui imposa même silence avec hauteur, lorsque, poussée à bout par l'affection qu'elle portait à son maître, Toinette accusa l'ingratitude de Marthe de ne pas avoir de cœur.

Plus enchantée qu'elle n'osait le dire, M^{me} Mécla avait peine à dissimuler sa joie. Le mariage de Marthe comblait ses vœux : outre que son fils échappait par là au malheur de l'avoir pour femme, elle ne pouvait s'empêcher d'être très fière de cette alliance.

Que de commérages eurent lieu dans la petite ruelle ! Et ce n'était pas seulement là : la ville entière se préoccupait de cet événement.

On ne parlait que de la corbeille féerique offerte par le Marquis à sa fiancée.

Ces magnificences étaient seules capables de distraire Marthe. Plus le jour du mariage approchait, plus elle avait besoin de s'étourdir. Bien souvent, le visage pâle et pensif d'Edouard se plaçait dans sa pensée à côté de celui du Marquis : quelle différence entre les deux !

Il lui semblait voir le doux et mélancolique regard de son cousin se fixer sur elle avec une si navrante tristesse ! Que de reproches renfermait ce regard !

Qu'allait-il faire en apprenant qu'elle n'était plus libre ? Sa mère dit qu'il se consolera, se répétait-elle pour étouffer ses remords ; il se mariera avec une femme qui le rendra plus heureux qu'il ne l'aurait été avec moi.

Et alors pour achever de s'aguerrir contre les regrets, elle faisait chatoier les riches étoffes et ornait son bras et son cou des bijoux que le Marquis lui avait prodigués.

Une foule compacte se pressait dans l'église de Saint-Orens le jour du mariage. Une exclamation générale d'admiration et de pitié se fit entendre lorsque Marthe traversa la nef, vêtue de dentelle, enveloppée dans son long voile et belle comme elle ne l'avait jamais été. Fier et rayonnant, le Marquis prit place à ses côtés : ils furent unis.

— Adieu ! ma chère nièce, Madame la marquise, lui dit la marchande, bien haut pour être entendue, au moment où la jeune femme montait dans l'élégante voiture armoriée qui l'attendait à la porte de la petite maison de la ruelle qu'elle quittait pour toujours.

— Écrivez à Edouard, lui dit Marthe en se penchant

comme pour l'embrasser, et demandez-lui qu'il me pardonne.

Puis les chevaux l'emportèrent : elle allait faire un long voyage avec son mari.

Edouard reçut la lettre de sa mère annonçant le mariage de Marthe, et ne fit aucune allusion à cette événement dans sa brève réponse. De temps en temps la veuve recevait des nouvelles de l'absent, et cela lui suffisait.

Un jour, sans l'en avoir prévenu, d'avance, le voyageur arriva. Dévoré dit-il, par le mal du pays, il revenait jouir en paix de la fortune qui lui avait été léguée.

Tout était changé en lui : son regard avait pris une expression presque dure ; un sourire ironique plissait souvent ses lèvres ; ses manières étaient sèches.

Sa mère s'attendait à ce qu'il s'informerait de sa cousine ; il n'en fit rien. Il reprit possession de sa chambre sans émotion, du moins apparente. Interrogé par sa mère sur la valeur de l'héritage, il répondit assez brusquement qu'il était plus que suffisant pour lui permettre de satisfaire ses fantaisies et de marcher de pair avec la riche bourgeoisie.

Son retour fit sensation. On le rechercha. Comme toujours, on exagéra beaucoup sa richesse ; cela lui valut un accueil fort empressé dans la société auscitaine.

Au grand étonnement de M^{me} Mécla, Edouard parut très désireux des plaisirs pendant quelques mois. Il mena une vie assez agitée. Bien vu par les officiers qui tenaient garnison à Auch, on le rencontrait sans cesse avec eux, au café, aux promenades, partout où il avait du monde à voir. Il affectait un ton léger en parlant des femmes et prétendait les envelopper toutes dans un souverain mépris.

Un jour, en parcourant un journal, il pâlit : il venait de voir annoncer la vente de la petite maison qu'il avait une fois admirée avec Marthe. Quelques semaines plus tard, il avertit sa mère qu'il était fatigué de la ville et qu'il se retirait à la campagne.

— Vendez votre fonds de commerce et venez avec moi, lui dit-il. Q'avez-vous besoin d'entasser écu sur écu ?

Si c'est pour moi que vous travaillez, vous avez grand tort : comme je ne me marierai jamais, j'ai bien plus qu'il me faut pour le présent et l'avenir. Quittons cette ville pour n'y plus jamais revenir.

— Et pourquoi cette horreur subite ? demanda M^{me} Mécla. Tu avais pourtant l'air de bien te plaire ici.

— Bah ! dit-il avec ironie, on fait croire au vulgaire tout ce qu'on veut. J'aurais été bien fâché d'avoir l'air d'un amoureux rejeté : si on l'avait redit à notre belle marquise, elle en eût été trop fière !

— Tu l'aimes encore, dit la veuve en fixant les yeux sur son fils.

— L'aimer ! oh ! pour cela, non. J'ai même honte d'avoir eu jadis de l'affection pour elle. S'être vendu à un vieillard pour de misérables colifichets ! fi ! quelle horreur ! Mais, du reste, elle est comme toutes les femmes : poupées sans cœur !

Il parlait presque avec rage. Ses lèvres blêmes tremblaient violemment. Sa douleur si longtemps contenue faisait explosion. La blessure, loin d'être cicatrisée, était toujours aussi saignante.

— Et vous l'avez encouragée à ce honteux marché ? reprit-il.

— Je l'ai fait pour toi.

DONOTHÉN DE BODIN.

(A continuer.)